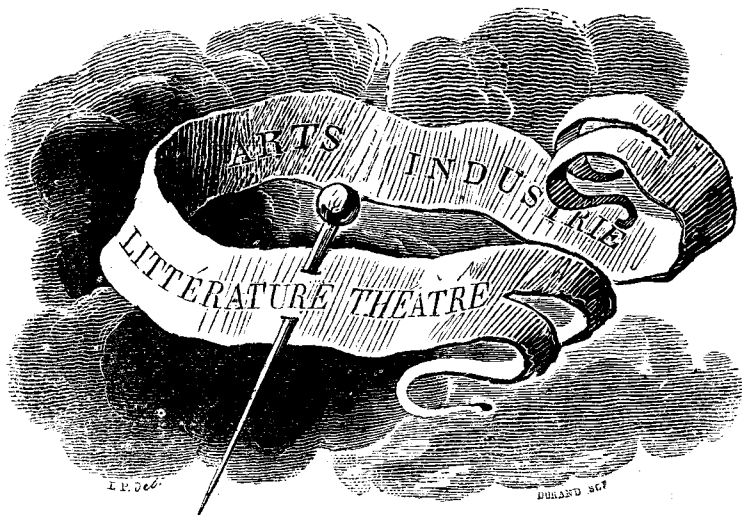


N° 63.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



JEUDI

24 Septembre 1835.

ON S'ABONNE, à Lyon, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

Chronique théâtrale.

M^{me} PRADHER. — M. ET M^{me} ALLAN.

Double bonne fortune! tandis qu'au Gymnase la foule applaudit et s'émeut chaque soir au talent varié et au naturel entraînant de M. et de M^{me} Allan, le Grand-Théâtre se peuple à la voix de M^{me} Pradher; la première représentation de cette charmante actrice a eu lieu par *la Fiancée* et *la Lettre de change*. Elle a déployé dans l'une et l'autre pièce cette grace et ce *faire* séduisant qui n'appartiennent qu'à elle et dont l'expression survit aux épreuves du temps. — La présence de Dérancourt, remplissant le rôle de *Fritz* à la place de Sylvain, malade, a beaucoup ajouté au plaisir du public; cette apparition inattendue a dû convaincre cet artiste, qu'une absence déjà longue n'avait pu faire perdre le souvenir d'un talent réel. La voix de Dérancourt après un favorable repos a paru plus fraîche et plus souple; il eût été difficile d'entendre mieux chanter ce rôle. — M^{me} Pradher a pu se croire à Paris en se voyant aussi bien secondée. Les applaudissemens ont été partagés entre M^{me} Pradher et Dérancourt; cet accueil mérité à tous égards, est une garantie certaine de la sympathie de la saine partie du public pour cet estimable acteur; ce serait donc à la fois une heureuse spéculation et une preuve de tact et de goût, que d'engager Dérancourt en ce moment où le théâtre devient plus intéressant et plus nécessaire; la charge un peu trop lourde pour Sylvain serait sans peine supportée à deux, les moyens de chacun y gagneraient

et le public aussi par conséquent. Nous désirons bien sincèrement que nos prévisions se réalisent.

Revenir sur un premier jugement est une bien douce réparation que nous devons à M^{me} Allan : nous avons avancé que cette actrice avait pris le jeu un peu forcé de M^{me} Volnys, lorsque nous devions dire que l'élève a dépassé le maître. Jamais dans *Une Faute* la malheureuse *Léontine* n'a pu être rendue avec un naturel plus saisissant. Ce rôle qui est plutôt du ressort du drame que du vaudeville, exige un talent consommé, l'habitude de la scène, et demande surtout à l'artiste de l'âme pour comprendre tout ce que doit éprouver la femme coupable et déshonorée, aux yeux du monde, mais qui n'a été jetée dans la faute que par des circonstances contre lesquelles sa volonté se trouvait impuissante. Quelle douleur de tous les instans, quel malheur poignant et déchirant que celui de l'être qui rougira toujours à la pensée d'une seule erreur et d'une seule heure de sa vie qui a détruit tout bonheur possible. Toutes ces angoisses sans cesse renaissantes ont été comprises et rendues avec une vérité si grande et si effrayante que les larmes en sont venues aux yeux de tous. Un mouvement spontané a eu lieu dans la salle lorsque dans son délire la malheureuse femme se débat contre son séducteur. Dans cette scène, M^{me} Allan était inspirée; son excitation était si grande que ses mains crispées autour de sa taille pour défendre son corps ont déchiré la mousseline de sa robe. Ce soir-là, la bande des juges qui depuis a trouvé insipide *Mathilde* ou *la Jalousie*, aurait elle-même avec tous applaudi trois fois ce second acte d'un effet si dramatique.

Combien est plus grande et plus parfaite M^{me} Allan

dans les pièces d'un genre élevé. C'est que M^{me} Allan doit avoir une imagination artiste, c'est que les difficultés disparaissent devant ses inspirations, c'est que cette actrice n'est pas faite pour le vaudeville, et que les Français sont le théâtre qui doit lui faire quitter le couplet qui la fait souffrir et qui fait mal, quand on pense qu'un mauvais plaisant, trop aveugle pour s'apercevoir que le talent descend jusqu'à la chansonnette, peut donner des signes d'une improbation grossière.

M. Allan est un artiste d'élite toujours vrai dans ses rôles, secondé par sa voix qui se plie parfaitement à toutes les exigences d'un débit fait en chantant avec autant de clarté que dans le dialogue.

Nous signalerons comme s'étant le mieux harmonisés avec M. et M^{me} Allan dans *Mathilde*, Alexandre et Barqui; le premier s'est montré tour-à-tour simple et dramatique dans les nuances différentes d'un rôle difficile; le second a été d'un comique vrai, sans charge, ils ont bien mérité l'un et l'autre de partager les applaudissemens du public avec le couple parisien.

Aujourd'hui, au bénéfice de M. André, *Gustave III*, grand opéra historique en cinq actes. A ce soir la foule.

QUELQUES GENS DE LETTRES DANS LEUR INTÉRIEUR.

(Premier article.)

CASIMIR DELAVIGNE.

Casimir Delavigne habite, dans le vaste bâtiment où se trouvent réunis le Conservatoire et les Menus-Plaisirs, un appartement au premier; on y arrive par un grand et sévère escalier du temps de Louis XIV; et l'on est reçu par de vieux domestiques, chose qui témoigne toujours en faveur de la bonté des maîtres. Il est bien rare qu'en traversant une longue salle à manger et un billard, on ne rencontre pas la mère de M. Delavigne, dame âgée, d'une figure douce et vénérable, ou bien un joli petit garçon, à magnifique chevelure blonde, qui court se jeter dans les jambes de son père dès qu'il aperçoit un étranger. Pour son fils, M. Casimir Delavigne oublie tout, et je l'ai vu souffrant, bien souffrant, suspendre une conversation sérieuse, afin de raccommoder un jouet de cet adorable enfant. Tout est simple, tout est patriarcal chez le poète des *Messéniennes*. Un grand portrait de Louis-Philippe orne, seul, les parois de l'appartement, car M. Casimir Delavigne est resté fidèle à son roi, comme il l'était au duc d'Orléans. M. Germain Delavigne se trouve souvent chez son frère, avec lequel, je pense, il prend en commun ses repas. Chaque fois qu'ils se voient les deux frères échangent un sourire affectueux et une pression de main; puis M. Germain Delavigne, toujours gai, toujours avenant et toujours rieur, s'éloigne content d'avoir vu son frère, qui le suit du regard.

On sort de là, vivement ému et sous les prestiges de la plus sainte et de la plus pure des poésies, la poésie de famille.

JULLES JANIN.

Maintenant pour arriver à M. Jules Janin, il faut traverser la cour d'un hôtel de la rue Tournon, où des laquais, dépouillés de leur livrée à aiguillettes d'or lavent et disposent une splendide calèche. Ensuite on passe de riche appartement en riche appartement jusqu'au cabinet où il travaille dans son lit, et entouré de jeunes gens qui rient et causent autour de lui. M. Janin ne s'inquiète guère du bruit et continue son travail, mêlant parfois un mot plaisant à la conversation. Une dame (celle de M. Janin a jeté le petit gant jaune à M. Nisard, lors de cette fameuse querelle sur la littérature facile et difficile) daigne parfois prendre part à ces jaseries, ou bien lorsque M. Janin tarde trop à venir déjeuner, elle l'arrache sans façon aux visiteurs importants qui ne manquent jamais d'affluer chez le célèbre critique. Il faut ajouter que M. Janin, relancé par ses amis et par les curieux, prend souvent le parti de se réfugier dans un petit entresol indépendant de son appartement et dont la porte dérobée se cache au pied de l'escalier, parmi les peintures jaunes de la muraille. Là, du moins, il peut se livrer au travail en liberté, ce qui ne lui est guère facile chez lui. M. Janin porte, pour costume de travail, une blouse grise et un bonnet de coton.

BALZAC.

De la rue de Tournon, il faut se rendre rue Cassini, n. 1. Là, dans une maison à porte équivoque, et dont l'apparence rappelle un peu la pension bourgeoise du Père Goriot, on monte par un escalier incommode chez M. de Balzac, et l'on se trouve au milieu de pièces restreintes et ornées avec plus de faste que de bon goût; on se croirait chez un joueur enrichi subitement par un coup inespéré de la bourse, et qui ne s'est pas encore tout à fait familiarisé avec son opulence.

M. de Balzac porte chez lui une robe de chambre de flanelle blanche, rattachée par une ceinture d'or et fermée, près de la tête, par un capuchon qui se relève et qui s'abaisse à volonté, ce qui donne à l'auteur d'*Eugénie Grandet* l'apparence d'un gros moine bien repu.

UNE CONTEMPORAINE.

Théâtres de Lyon.

DES ACTEURS.

GYMNASE.

CÉLICOURT. — Une heureuse intelligence, une simplicité sans affectation, un naturel sans efforts, on dirait presque sans étude, donnent à cet acteur un cachet on ne peut plus original. Nul mieux que lui ne saurait peindre la bonhomie et la naïveté des *pères ganaches*. Avec un pareil talent, et le moindre des accessoires de charlatanisme dont s'étayaient toujours les meilleurs sujets, M. Célicourt serait une célébrité de Paris, mais son ambition modeste

l'a fixé sur la scène lyonnaise, où il est à juste titre aimé et applaudi.

Il serait difficile de signaler un rôle dans lequel cet artiste fit mentir le jugement que nous portons sur son talent, il est partout bien, et jamais on ne s'aperçoit d'aucun attiédissement; son zèle, toujours d'accord avec les intérêts du public, lui fait trouver des forces et un dévouement qu'on ne remarque et qu'on ne reconnaît certainement pas assez. M. Cécicourt est un de ceux qui honorent le plus la profession de comédien par son talent et par son caractère.

DANGUIN. — Il est des gens dont l'intelligence bâillonnée ne peut les sortir d'un certain cercle où ils sont condamnés à s'agiter sans changer de place, comme l'écureuil dans son grillage. Une confiance aveugle, un amour-propre complaisant ont beau leur venir en aide et les illusionner, ils n'en restent pas moins à leur médiocre *statu quo*, heureux encore s'ils ne rétrogradent pas. Le bon sens devrait alors faire comprendre à chacun de ces pauvres diables cette voix de la nature qui leur crie : *Tu n'iras pas plus loin!* Voilà depuis long-temps ce qu'elle a dit à M. Danguin dont la place, comme acteur, n'est que dans l'emploi des pères nobles sans caractère saillant : sa physionomie immobile, son regard sans expression et sa voix monotone, tout cela modifié quelquefois, il est vrai, par une rondeur assez naïve, ne laissent cependant à M. Danguin que la ressource des rôles à *tabatière*; hors de là son talent ne dit rien et ne peut rien; le même geste, le même éclat de voix, le même coup-d'œil se remarque en lui, qu'il soit magistrat, homme du peuple ou soldat, diplomate, prêtre ou marquis.

Comme comédien, M. Danguin a de la mémoire et répète.

FÉLIX. — Le malheur des positions secondaires dans le théâtre est de ne laisser aucune ressource à ceux qui les occupent. Jamais on ne leur demande d'étude, et par conséquent jamais on ne leur laisse le temps de s'y livrer. On les exploite, et voilà tout. De là ce découragement qui s'empare d'abord des sujets, puis la nécessité plus forte encore que le découragement, amène une abnégation presque complète d'intelligence; on joue la comédie comme on ferait tout autre chose. Le public qui n'est pas dans le secret du for intérieur de l'acteur, le trouve mauvais toujours et partout quand même : il n'est pas d'être plus routinièrement injuste que le public.

De cet avant-propos nous arriverons à M. Félix auquel on ne rend pas toujours assez de justice. Cet acteur a souvent du naturel et une heureuse expression de jeu; nous citerons le rôle du père dans *la Demoiselle à marier*, celui de *Désaxnay* dans *Michel Perrin*. M. Félix se fait aussi remarquer par un zèle à toute épreuve; c'est bien, quelque chose.

GUSTAVE. — Ce troisième jeune premier, le dernier arrivé au Gymnase, a du feu, de bonnes manières, le débit peut-être un peu trop précipité, mais qu'il a déjà commencé à corriger; avec de l'étude et du courage, il peut espérer d'heureux et rapides progrès; il faut d'abord qu'on le voie et qu'on l'entende plus souvent.

GRAS (Anatole). — On ne sait jamais trop à quoi s'en tenir sur le compte de cet acteur dont les débuts ont été assez heureux pour faire bien augurer de son avenir.

On dirait qu'il marche sans règle et sans but; jusqu'à présent, le public et la critique ont bien voulu ne pas lui faire sentir une censure toujours rigoureuse surtout pour celui qui pourrait l'éviter. Que M. Anatole se rappelle donc qu'on a loué son jeu dans *Glenarwon*, dans *le Jésuite* et dans *Mathilde*; il peut, s'il le veut, faire des progrès et se relever avec avantage : l'emploi de *jeune premier* est à sa taille, et convient parfaitement à son âge et à sa tournure, mais il faut de la résolution, de la persévérance et du travail; on profite peu à se dépiter.

W.

(La suite au numéro prochain.)

Titan,

Roman philosophique,

PAR JEAN-PAUL RICHTER.

Plus d'un lecteur français rejettera ce livre, après les premiers chapitres, ou s'il continue, lassé, indigné de ce qu'il nommera un long fatras, il négligera de reconnaître, il refusera d'applaudir une foule de traits ingénieux, brillants, même sublimes : éclairs perdus dans une masse de nuages. Ces rares lueurs ne sont-elles pas, au contraire, plus éclatantes parmi les ombres qui les environnent?

Richter est, en Allemagne, surnommé l'*Unique*; on ne le nomme que de ses prénoms : *Jean-Paul*, comme en France on dit *Jean-Jacques*, en Angleterre *William*. Ne serait-ce pas sottise, impertinence, à un étranger de mépriser ou injurier l'écrivain que le jugement ou le caprice de sa nation place au premier rang?

Boileau, notre législateur, a osé rimer contre Tasse et Milton!... Bien différents de nos aïeux, qui dénigraient sans connaître, ne se doutant pas que Dante et Shakespeare fussent des hommes de génie, nous prônons quelquefois trop les écrivains célèbres de nos voisins, erreur préférable à la première : laissons-nous accuser d'ignorance ou d'aveuglement plutôt que d'injustice et de prévention.

Si donc je jugeais TITAN un mauvais ouvrage, je ne me croirais pas en droit de le dire, du moins à des Allemands. si je déclare, au contraire, que ce livre m'a charmé, à tel point, que depuis sa lecture je nomme Jean-Paul *mon ami*, comme Scott et Hoffmann, si je veux exprimer pourquoi, en quoi je l'aime, je suis embarrassé : mon éloge semblera dérisoire.

Quand je lis un ouvrage, je désigne les passages à relire qui appellent l'admiration, la réflexion ou la critique. Si le livre est mien, je fais sur la marge des marques au crayon; s'il est emprunté, les désignations sont de deux manières; pour un volume relié, j'ai de petits morceaux de papier que j'insère entre les feuillets; pour un livre broché, je replie, sans serrer, la marge blanche du haut en bas, à l'endroit où la marge joint le texte; ce pli s'efface aisément. Ne faites jamais de cornes au coin des feuillets, la trace en restera même lorsque le volume sera relié. Tous les bibliophiles savent cela : mais dans la masse des lecteurs il y a bien peu de bibliophi-

les. On prétend aussi que parmi les bibliophiles il y a peu de lecteurs.

J'ai donc plié un certain nombre de feuillets aux deux volumes de *Titan*, et j'ai pris copie des passages indiqués. Je ne connaissais Jean-Paul que par un petit volume de pensées cueillies par M. de Lagrange dans de nombreux volumes. Elles m'avaient moins frappé que celles que je viens de choisir moi-même.

Un enfant aura plus de plaisir à courir pendant quelques heures dans une vaste prairie pour ramasser les narcisses ou les mugnets qui y fleurissent, que si un précepteur trop obligeant ramasse toutes les fleurs et les donne à l'enfant en un gros bouquet bien attaché.

Vérifiant les plis, j'ai été très-surpris du petit nombre : dix-neuf seulement, dont quelques-uns n'indiquent que deux ou trois lignes.

Eh ! quoi ? sur six cents pages in-octavo je n'en désigne que huit ? Il est bien entendu que je n'ai rien plié pour la critique. D'après un tel résultat, n'est-il pas bizarre de dire : j'aime ce livre ?

J'en ai plié que pour l'excellent ; pour le bon, j'aurais pu ajouter beaucoup de marques, peut-être cent. Ce ne serait encore que le quart du livre approuvé ou admiré. C'est bien peu ! dira-t-on. Non. Combien d'ouvrages vantés ou estimés en offrant moins !

Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation plus favorable pour faire connaissance avec un auteur : depuis deux mois je n'avais lu que des gazettes, je m'étais dit en ouvrant ce livre : je veux y prendre plaisir. Et voilà que dans un des premiers chapitres je trouve une excuse à ma paresse de lecture. Jean-Paul affirme que l'on s'instruit plus à écrire pendant six heures qu'à lire pendant trente. Cette maxime, que je n'ai en garde de prendre pour un paradoxe, m'a disposé mieux encore pour l'illustre écrivain auquel je promettais mon amitié. J'ai employé deux jours à le lire ; je donne six heures à écrire mes réflexions à son sujet, à les revoir et corriger. Je ne veux qu'approuver : je suis tout indulgent, tout bienveillant pour Jean-Paul, mon nouvel ami, comme je l'ai été pour les derniers romans de mon ancien ami Walter Scott.

J'ai suivi les pas de mon auteur avec affection ou résignation. Quand j'ai cru le trouver en faute, je lui ai dit : c'est moi qui me trompe ; ou tout-à-l'heure tu me dédommageras : tes personnages m'intéressent peu ; tes récits sont insignifiants ou confus ; tes scènes dialoguées manquent de naturel ou de justesse ; il me le semble du moins ; mais j'attends une grande pensée, ou une réflexion piquante, ou une de ces exquis phrases incidentes, pour me consoler de vingt pages que j'ai eu tort de ne pas approuver, et de vingt autres semblables qui m'attendent peut-être. Tes éclairs brillent mieux dans les ténèbres ! Je traverse les rêveries vaporeuses, la métaphysique ampoulée, les paradoxes prétentieux : bientôt je verrai jaillir la lumière, la vérité, le génie, pour m'éclairer ou m'éblouir. Et qui sait lorsque je recommencerai ce voyage à ta suite, si je ne me laisserai pas bercer par tes rêveries, si je ne nommerai pas un doux crépuscule ces nuages que mon regard inhabitué voit sombres aujourd'hui.

M'accusera-t-on de chercher à faire de l'esprit, de m'échauffer à froid en disant mes impressions au sujet de ce livre. Je dis mal, sans doute ; mais mes impressions ont été réelles et animées ; je les resserre encore en cherchant à les exprimer ; c'est malgré moi que je me sens entraîné à imiter la manière, le faire de ce grand peintre, et surtout son style tout en images. Maladroite copie ! J'écris comme chanterait une hollandaise répétant une cavatine de Lablache, comme danserait une lady anglaise ou irlandaise essayant les pas de Taglioni.

Et pour expliquer pourquoi, comment j'aime ce livre dont les trois quarts des pages m'ont paru insignifiantes ou fastidieuses, j'invoque encore une image :

Dans le désert sombre et glacé d'une haute vallée des Alpes, un chasseur aux papillons, s'il en saisit plusieurs de l'espèce la plus rare, la plus précieuse, restera en extase devant ces merveilleux insectes, il oubliera de regarder les noirs rochers brisés au-dessus de lui, le triste lac brunâtre à ses pieds.

Et lorsque je reste en contemplation devant des lignes comme celles-ci :

« Onze heures sonnèrent ; l'écho répéta l'heure qui s'envole aux hommes qui fuient... »

Ou :

(Une jeune fille enthousiaste) « Je vois dans la peinture « un passé qui revit ; dans la musique un avenir qui naît. »

Ou :

« Les papillons, voltigeantes fleurs, et les fleurs papillons enchaînés, s'entrecherchaient et joignaient « leurs ailes... »

Est-il étrange que ravi à ces images, à ces pensées, j'oublie les âpres sentiers par lesquels je suis parvenu à les atteindre ? Détournerai-je mes regards à observer les rochers brisés et les sombres eaux ?...

Et peut-on se défendre de l'extase devant les lignes suivantes ? J.-Jacques a-t-il jamais dit mieux :

« Lorsque l'homme est en présence de la mer ou des « montagnes, des pyramides ou des ruines, lorsque le « malheur se dresse devant lui et s'appête à le frapper, « qu'invoque-t-il ? L'amitié ! Lorsque des torrents d'harmonie touchent son oreille, lorsque la douce clarté de « la lune se joue dans les feuilles des arbres, lorsque le « printemps renaît, qu'invoque-t-il ? L'amour ! Et celui « qui ne les chercha jamais l'un et l'autre est plus malheureux mille fois que celui qui les perdit tous deux !... »

C... Z.



ANNONCES.

RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe : dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière ; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois ; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.